

Petr Kouba
L'exode sans Moïse

Publié par
Hans Rainer Sepp

Comité éditorial

Suzi Adams · Adelaide | Babette Babich · New York | Kimberly Baltzer-Jaray · Waterloo, Ontario | Damir Barbarić · Zagreb | Marcus Brainard · London | Martin Cajthaml · Olomouc | Mauro Carbone · Lyon | Chan Fai Cheung · Hong Kong | Cristian Ciocan · București | Ion Copoeru · Cluj-Napoca | Renato Cristin · Trieste | Eddo Evink · Groningen | Matthias Flatscher · Wien | Dimitri Ginev · Sofia | Jean-Christophe Goddard · Toulouse | Andrzej Gniazdowski · Warszawa | Ludger Hagedorn · Wien | Seongha Hong · Jeollabukdo | Edmundo Johnson · Santiago de Chile | René Kaufmann · Dresden | Vakhtang Kebuladze · Kyjiw | Dean Komel · Ljubljana | Pavlos Kontos · Patras | Kwok-ying Lau · Hong Kong | Mette Lebeck · Maynooth | Nam-In Lee · Seoul | Monika Małek · Wrocław | Balázs Mezei · Budapest | Viktor Molchanov · Moskwa | Liangkang Ni · Guangzhou | Cathrin Nielsen · Frankfurt am Main | Ashraf Noor · Jerusalem | Karel Novotný · Praha | Markus Ophälders · Verona | Luis Román Rabanaque · Buenos Aires | Rosemary Rizo-Patrón de Lerner · Lima | Kiyoshi Sakai · Tokyo | Javier San Martín · Madrid | Alexander Schnell · Paris | Marcia Schuback · Stockholm | Agustín Serrano de Haro · Madrid | Tatiana Shchytsova · Vilnius | Olga Shparaga · Minsk | Michael Staudigl · Wien | Georg Stenger · Wien | Silvia Stoller · Wien | Ananta Sukla · Cuttack | Toru Tani · Kyoto | Detlef Thiel · Wiesbaden | Lubica Ucnik · Perth | Pol Vandeveld · Milwaukee | Chung-chi Yu · Kaohsiung | Antonio Zirion · México City – Morelia.

La série de livres *libri nigri* est publiée par
Středoevropský institut filosofie, Praha | Central-European Institute of Philosophy, Prague.
www.sif-praha.cz

Petr Kouba

L'exode sans Moïse

L'émigration rom
comme problème politique

Verlag Traugott Bautz GmbH

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation
in der Deutschen Nationalbibliografie.
Detaillierte bibliografische Daten sind im Internet abrufbar über
<http://dnb.ddb.de>



Ce livre s'inscrit dans le cadre de projet de recherche
«Beyond Phenomenology of Sociality»
(Czech Science Foundation – GA16-23046S).

Traduit par Jan Bierhanzl.

Verlag Traugott Bautz GmbH
D-99734 Nordhausen 2020

Gedruckt auf säurefreiem, alterungsbeständigem Papier
Alle Rechte vorbehalten
Printed in Germany

ISBN 978-3-95948-502-9

Table des matières

1. Introduction : analyse d'un changement social	7
2. Tout d'abord comme tragédie, puis comme farce ?	11
3. La politique de la résistance non-violente	27
4. La vie nue	31
5. Pouvoir et impuissance	41
6. Le devenir-mineur	49
7. « On s'est fait un nouveau Canada, ici »	67
8. Conclusion	73
Remerciements	76
Bibliographie	77
Index	81

1. Introduction : analyse d'un changement social

Cette étude examine les possibilités de conceptualiser le changement social qui, par sa nature, sort des normes établies de l'action politique. L'émigration massive des Roms d'Europe centrale, qui est ici au centre de l'attention, a longtemps été écartée de la sphère politique. Elle était considérée comme une simple manifestation de l'utilitarisme économique ou comme un parasitisme social. Cependant, le rejet fondamental de ces deux perspectives nous met devant une question compliquée. Comment comprendre le changement social sans un sujet collectif qui le mettrait en œuvre ? Comment comprendre que le sujet social n'émerge étrangement d'un vide que lors du changement social et comme son produit latéral ? Nous ne croyons pas à l'existence d'un groupe ethnique rom, qui serait caractérisé par des caractéristiques nationales ou des modèles culturels de comportement clairement compréhensibles. Dans les pays européens, nous rencontrons plutôt des communautés diverses qui s'adaptent de différentes manières à la vie d'une société majoritaire donnée. Nous voyons différentes formes d'exclusion sociale et de marginalisation, qui entraînent différentes formes de résistance sociale et de survie quotidienne. Comme le montre l'ethnologue Cécile Canut, la communauté rom en Europe se caractérise par une hétérogénéité, qui ne se superpose qu'additionnellement par des tentatives de construction d'une identité linguistique, culturelle ou ethnique.¹

Alors, comment saisir cette hétérogénéité sociale, qui un jour a soudainement commencé à se déplacer ? Comment expliquer son comportement s'il n'est déterminé par aucune conscience collective préexistante ? Face à l'émigration des Roms d'Europe centrale, nous avons affaire au mouvement spontané et apparemment inconscient de masses sociales. Pour comprendre la nature de ce mouvement, l'opposition conceptuelle du *groupe assujetti* et du *groupe-sujet*, introduite par Deleuze et Guattari dans leur *L'Anti-Œdipe*, ne suffit pas.² Si *groupe assujetti* saisit la nature de groupements sociaux soli-

¹ Canut, Cécile : « The Romani Language : A Historical Fiction », in *Langage et société* 2011/2 – No 136, pp. 55-80.

² Deleuze, Gilles et Guattari, Félix : *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie I*, Paris, Minuit, 1972/73, p. 333.

dement consolidés, hiérarchiquement organisés et antagonistes à leur extérieur, *groupe-sujet* correspond à la nature de groupes sociaux polyphoniques, égalitaristes et ouverts sur l'extérieur. Si le premier type de groupe social exige obéissance et loyauté envers le leader, le second type encourage les divergences d'opinions et les changements spontanés de direction. La différence fondamentale entre les deux types de groupements sociaux est alors évidente dans le temps : les *groupes assujettis* sont voués à une persévérance à long terme et, dans leur intérêt, sont toujours prêts à sacrifier les intérêts et la vie de l'individu, tandis que chaque *groupe-sujet* ne se perçoit que comme un groupement social temporaire. En d'autres termes, il s'agit d'un rapport différent à la finitude d'un groupement social donné. C'est quelque chose comme la finitude de Heidegger déplacée sur le plan de la coexistence sociale : le groupe social ou rejette son acceptation ou, au contraire, l'accepte. Le rejet ou l'acceptation de son caractère éphémère résultent de différentes formes de changement social mis en œuvre. La multiplicité hétérogène, l'ouverture des opinions, la spontanéité et la capacité d'improvisation s'opposent à l'unité collective, à la rigidité des opinions et à l'organisation planifiée de l'action sociale. Alors que le premier type de changement social est inhérent aux grands agrégats sociaux tels que les États, les nations ou les églises, le deuxième type de changement social est caractéristique de divers types d'activisme social et de mouvements de protestation. Cependant, comme déjà indiqué, même le deuxième type de changement social, malgré toute la subtilité et la fluidité de sa subjectivité collective, ne semble pas suffisant pour saisir la nature de l'émigration massive des Roms d'Europe centrale.

La nature de l'exode des Roms nous oblige à aller encore plus loin et à examiner la nature du changement social sans sujet collectif pour le réaliser. Aussi absurde que cela puisse paraître, il faut réfléchir sur un événement asubjectif qui dépasse le cadre de projets sociaux organisés d'une manière ou d'une autre. Le fait qu'il s'agisse d'un événement se déroulant à la frontière du registre de la visibilité et de l'invisibilité sociale, contribue également à la grave vulnérabilité d'un tel événement. Lorsque nous parlons dans ce contexte de l'opposition de visibilité sociale et d'invisibilité sociale, nous n'entendons pas seulement l'invisibilité d'un groupe social négligé et sa visibilité souhaitée. L'invisibilité sociale est très souvent une tactique efficace de survie sociale, qui permet d'éviter la stigmatisation associée à l'inclusion dans un groupe ethnique ou culturel particulier. Cécile Canut, prenant l'exemple des Roms bulgares, montre ce que signifie être identifié comme Rom et

combien il est difficile d'échapper aux conséquences sociales malheureuses d'une telle identification.³ Il existe une volonté claire d'être invisible et en même temps de se distancier de son « propre » groupe social, ce qui ne fait que renforcer l'hétérogénéité déjà considérable des communautés roms. Alors que le changement social en cours peut nous permettre de sortir de l'invisibilité sociale et de créer un nouveau sentiment d'appartenance à d'autres membres d'un groupe social fragmenté. Cependant, ce ne sera pas sur la base d'une intention de groupe. Ce sera plutôt un événement qui, au cours de son déroulement, comme incidemment, voire malgré lui, génère son sujet de groupe. Cependant, un tel sujet sera nécessairement partiel, fragile et essentiellement instable, toujours lié aux relations locales dans la communauté concernée.

Ainsi, contrairement à la conception de Badiou du changement social, ici l'événement ne conduit pas à la création d'une sorte de sujet universel. Si un sujet de groupe est généré ici, c'est un sujet strictement singulier, qui correspond aux circonstances uniques de l'événement donné. De plus, dans le *Manifeste pour la philosophie* et dans son livre sur saint Paul, Badiou reste étrangement ambivalent sur l'usage de la violence dans le contexte du changement révolutionnaire.⁴ Pour lui, un événement révolutionnaire peut être violent sans compromettre son statut d'événement, du moment qu'il génère un nouveau type de sujet universel. L'émigration de masse des Roms, en revanche, était totalement exempte de violence non seulement physique mais aussi symbolique et discursive. Il n'y avait aucune trace de ressentiment collectif. Cependant, la non-violence radiale de cet événement ne le rend pas moins révolutionnaire, du moins si l'on utilise le critère de Badiou de surmonter toutes les conditions qui ont conduit à l'événement. D'une part, cet événement a ouvert la sortie du désespoir, a permis de sortir d'un piège social où règne la pauvreté, le mépris et la marginalisation. Grâce à elle, les Roms ont eu la chance de sortir du cercle vicieux de la résignation et de l'ennui. D'autre part, l'émigration massive des Roms a ouvert un espace théorique

³ Canut, Cécile : *Mise en scène des Roms en Bulgarie. Petites manipulations médiatiques ordinaires* (avec Gueorgui Jetchev et Stefka Stefanova Nikolova), PETRA, 2016. Canut, Cécile : « Tell Me That I Am Not a Ciganin, Damn Your Mother! The Social and Political Consequences of Enregisterment in Bulgaria », in *Signs and Society*, Volume 7, Number 3, 2019.

⁴ Badiou, Alain : *Manifeste pour la philosophie*, Paris, Editions du Seuil, 1989. Badiou, Alain : *Saint Paul: La fondation de l'universalisme*, Paris, PUF, 1997.

qui nous permet de réfléchir sur la vie politique et sociale d'une manière complètement nouvelle. En ce sens aussi, c'est donc un événement qui libère et ouvre des perspectives complètement nouvelles.

2. Tout d'abord comme tragédie, puis comme farce ?

L'histoire a tendance à se répéter, proclame Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Les grands événements mondiaux arrivent selon lui d'abord comme tragédie, puis comme farce. En réalité la singularité historique a tendance à se cacher à elle-même et à se prendre pour quelque chose qui a déjà eu lieu. Même quand les hommes « semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté. »⁵ S'ils veulent se comprendre eux-mêmes lors des tournants de l'histoire, quand précisément ils cessent de se comprendre eux-mêmes et également le monde qui les entoure, les hommes en appellent à des modèles du passé qui leur servent de guide et prêtent à leur action sa forme nécessaire. Il semblerait qu'un nouveau contenu ne puisse se montrer que dans des anciennes formes et l'avenir que dans le voile du passé.

Cette supposition me paraît trouver confirmation aussi dans le cas de l'émigration des pays tchèques et surtout dans son dernier épisode que représente l'émigration des Roms à la fin du XXème siècle. Si nous nous limitons à la deuxième moitié du XXème siècle, il est évident que l'émigration était avant tout l'affaire des élites et qu'elle portait l'éthos de l'époque après la bataille de la Montagne blanche, i.e. l'éthos des exilés quittant les conditions non libres pour la liberté de pensée et de culte. À l'époque du rideau de fer et dans les conditions du « socialisme réel » l'émigration était de plus liée à une grande prise de risque, lorsque la tentative illégale de passer la frontière étatique était passible de 1 à 5 ans de prison ferme si l'on n'était pas fusillé directement à la frontière ou bien mort dans les barbelés à haute tension. L'émigration rom, quant à elle, qui a commencé quelques années après la chute du rideau de fer et l'ouverture des frontières, semble être une farce.

⁵ Marx, Karl : *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Les Éditions sociales, Collection : Classiques du marxisme. Traduction de la 3^e édition allemande de 1885, 1956, p. 13.

Non seulement elle n'était plus liée à une atteinte à la vie ou au risque de prison ferme, mais en plus, elle concernait des outsiders qui vivaient à long terme à la marge sociale et culturelle de la société tchèque. Malgré, ou grâce, à cela, il s'agit d'un phénomène social infiniment intéressant qui mérite beaucoup plus d'attention qu'il n'en reçoit actuellement de la part des scientifiques du social, des politologues et des philosophes.

Si nous voulons décrire et comprendre le phénomène de l'émigration rom dans son contexte politique, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx peut nous servir d'inspiration et de guide provisoire.

Marx est remarquablement ambigu quant à la relation entre événement et projet. Parfois, il décrit la révolution comme un événement surprenant et inattendu, et parfois il la comprend comme un projet social dont la mise en œuvre nécessite une entité sociale pour la mener à bien. Le passage du projet à l'événement détermine également le changement d'orientation qui s'est produit entre le marxisme moderniste et le post-marxisme d'aujourd'hui. De Lefèvre à Badiou, il y a une tendance claire à comprendre le changement révolutionnaire non pas comme des projets sociaux, mais comme des événements qui créent de nouvelles formes de socialité et de nouveaux sujets sociaux. Badiou se caractérise particulièrement par la tendance à voir l'événement comme allant au-delà de tous les projets politiques, y compris ceux qui l'ont déclenché. L'événement est un moment qui restructure radicalement le champ de la pensée politique et de la pratique politique. À cet égard, nous souhaitons poursuivre nos efforts pour comprendre la nature de l'émigration des Roms en tant qu'événement spécifique.

En tout cas on peut considérer le texte de Marx comme un exemple type de l'analyse socio-politique qui déchiffre un événement historique singulier à l'aide de concepts temporels, voire de rapports entre le passé, le présent et l'avenir et qui se concentre en même temps sur la relation des différents groupes d'habitants à l'État. À part les structures temporelles qui déterminent la façon dont les hommes se comprennent eux-mêmes, c'est justement la relation entre les hommes et l'État qui prend nécessairement le dessus lorsque l'on considère l'émigration rom.

En ce qui concerne le rapport entre les habitants et l'État, il est évident qu'il n'est pas arraché à son caractère allant de soi, et donc à son invisibilité, uniquement par les processus révolutionnaires, mais également par l'émigration. Car l'émigration rend fondamentalement problématique le rapport des habitants à l'État. L'exemple du déménagement de masse des habitants d'origine rom montre également bien pourquoi il faut soigneuse-

ment distinguer émigration et migration. D'un point de vue purement conceptuel, l'émigration est un processus dans le cadre duquel un individu ou un groupe d'habitants quitte son État et noue une relation avec un autre État, alors que la migration se produit dans le cadre d'un même État, voire dans le cadre d'un espace économique commun, comme c'est le cas par exemple pour les pays de l'espace Schengen. Les Roms illustrent parfaitement cette contradiction conceptuelle : à partir de 1997 ils demandaient le statut de réfugiés politiques dans les pays de l'UE, mais aussi par exemple au Canada, en faisant référence à la discrimination raciale et aux meurtres motivés par la haine raciale dans leur pays d'origine, ce qui a cessé d'être possible en 2004 lorsque la République Tchèque est entrée, tout comme les autres pays de l'Europe centrale, dans l'UE. À partir de là on ne peut plus parler que de migration rom, laquelle est pratiquement invisible du point de vue de l'État, ou du moins beaucoup plus difficile à enregistrer que ce n'est le cas pour l'émigration.⁶ Néanmoins ce qui nous retient ici principalement c'est l'émigration rom dans son horizon spatio-temporel relativement étroit. Notre point de vue est dû non seulement à la terminologie de la philosophie politique, mais également aux apports concrets de la pratique du *Český helsinský výbor* qui a suivi de près l'émigration rom, ainsi que les événements liés à cette dernière.⁷

Comme il a déjà été dit, à l'époque du socialisme, l'émigration était surtout une affaire d'élites (après 1948 tout comme après l'occupation de la Tchécoslovaquie par les armées du Pacte de Varsovie), tandis que l'émigration moderne des Roms tchèques concernait ceux qui relèveraient probablement selon la terminologie de Marx de la catégorie du lumpenproletariat, c'est-à-dire de cette catégorie des cas sociaux où se rencontrent « des forçats sortis du bagne, des galériens en rupture de ban, des filous, des charlatans, des lazzaroni, des pickpockets, des escamoteurs, des joueurs, des souteneurs, des tenanciers de maisons publiques, des porte-faix, des écrivassiers, des joueurs d'orgues, des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs, des mendiants ».⁸

⁶ Cf. Grill, Jan : « 'Going up to England' : Exploring Mobilities among Roma from Eastern Slovakia », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, pp. 1, 4, 5, 6.

⁷ Note : l'auteur de cette étude était membre du conseil d'administration du *Český helsinský výbor* (Czech Helsinki Committee) en 1999-2001.

⁸ Marx : *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, p. 65.

Dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* le lumpenprolétariat est caractérisé comme « toute cette masse confuse, décomposée, flottante » dépourvue de toute consistance interne et de toute conscience de classe. L'absence de cohésion interne et de conscience de classe est due au fait que le lumpenprolétariat est coupé des processus de production et par conséquent est également incapable d'accomplir une vraie révolution au sens d'un pas résolu et radical vers l'avenir. Étant coupé de soi-même et du processus de production, il n'est capable que d'une répétition du passé, voire il se laisse abuser par les intérêts des puissants qui lui ressemblent de par leur caractère, comme c'était le cas avec Louis Bonaparte. Il en résulte une farce historique, où le cynisme se lie à la misère la plus basse.

Néanmoins, le concept de lumpenprolétariat de Marx est marqué par le fait que le lumpenprolétariat est situé à l'intérieur de l'État, où il joue le rôle des classes sociales les plus basses. Le lumpenprolétariat est par essence incapable de s'affranchir de la captivité de l'État, et la seule chose dont il est capable, c'est de parasiter l'État et les processus de production organisés par celui-ci. Le lumpenprolétariat est donc perçu, du point de vue des forces productives de la société, comme un élément purement négatif, inutile, incapable et parasitaire. Dans la perspective du processus de production⁹ compris de façon marxiste, le lumpenprolétariat ne peut à la limite apparaître autrement que comme un mélange d'excréments et de déchets de la société – expressions que Marx n'hésite pas à employer.¹⁰

Mais nous pouvons retourner la question : la catégorie des éléments inutiles, incapables et parasites, n'est-elle pas plutôt le symptôme d'une théorie sociale bâtie sur le concept de production au lieu de pouvoir être expliquée de manière adéquate, c'est-à-dire à partir d'elle-même, par cette même théorie ? Le concept du lumpenprolétariat aliéné à son origine et à sa conscience de classe ne ressemble-t-il pas en un certain sens au concept de race

⁹ Note : quant à la conception de la production de Marx, cf. par exemple Marx, Karl : *Manuscrits de 1844. Économie politique et philosophie*. Paris : Éditions sociales, 1972, 175 pages. Collection : Classiques du marxisme, essentiellement la section « Le travail aliéné » et Engels, Friedrich et Marx, Karl : *L'idéologie allemande. Première partie : Feuerbach*. (Les thèses sur Feuerbach). Traduction française, 1952 surtout le chapitre « Feuerbach. Opposition de la conception matérialiste et idéaliste ». Cf. aussi Thoburn, Nicholas : *Deleuze, Marx and Politics*, London and New York, Routledge 2003, p. 57, 62, 63.

¹⁰ Ibid.

inférieure dans l'idéologie raciste ?¹¹ Comme si le lumpenprolétariat n'était qu'un parasite sur le corps du peuple travailleur, tout comme la race inférieure, dégradée, parasite les forces saines et productives de la nation. Pour cette raison déjà il serait très dangereux de vouloir englober sous ce concept tout un groupe ethnique.

Une fois le caractère problématique du concept de lumpenprolétariat reconnu, le concept de l'hétérogénéité sociale de Bataille, c'est-à-dire de cette dimension de la vie sociale qui porte les traits de la non-productivité, de la non-assimilabilité et de la marginalité sociale¹², semble mieux correspondre à notre propos. Car la partie hétérogène de la société n'est pas uniquement un poids négatif pour les composantes productives des habitants, mais dispose de sa propre autonomie précisément comme quelque chose de non productif et non assimilable. Son autonomie réside dans sa non-assimilabilité, sa non-substituabilité et son unicité, bref, dans une certaine souveraineté qui ne renvoie pas à autre chose qu'à elle-même. Ce qui ne sert à rien doit avoir son but en soi-même. Et ceux qui ne « servent à rien » gardent leur étrange altérité qui les exclut du champ de l'homogénéité sociale dans lequel règne, selon Bataille, la productivité, l'utilité et la commensurabilité des éléments basées sur la valeur marchande.

Il est bien sûr erroné d'imaginer que les Roms dans leur ensemble relèveraient de la sphère de l'hétérogénéité sociale et qu'ils ne participeraient aucunement aux processus de production et d'échange de la société. Tout comme le prolétariat qui participe chez Bataille à l'homogénéité sociale uniquement durant le temps de travail, mais en dehors de celui-ci fait partie de la sphère de l'hétérogénéité sociale, les Roms se tiennent plutôt à la limite de l'homogénéité sociale et de l'hétérogénéité sociale.¹³ Même ceux qui sont socialement exclus sont d'une certaine manière utiles à la société. Même les chômeurs qui touchent des indemnités gagnent souvent quelque chose à côté par la collecte de matériaux de récupération ou de fruits sauvages, ce qui est une pratique commune chez lesdits « inadaptés ». La pauvreté des uns fournit d'ailleurs toujours des ressources lucratives de gain aux usuriers,

¹¹ Cf. Stalybrass, Peter : « Marx and Heterogeneity: Thinking the Lumpenproletariat », in *Representations*, Vol. 31, 1990, pp. 70, 84.

¹² Bataille, Georges : « La structure psychologique du fascisme », in *La critique sociale*, n. 10, 1933. Cf. aussi Stalybrass : « Marx and Heterogeneity », pp. 81-82

¹³ *Ibid.*, pp. 159, 160.

trafiquants ou propriétaires de centres d'hébergement pour les personnes en difficulté sociale.

D'autre part, il serait trompeur de parler dans le cas des Roms uniquement de l'émigration motivée économiquement, puisque cela réduirait leur action à la sphère sociale homogène et à ses valeurs. Comme le montre Jan Grill dans son analyse, la migration de travail à l'étranger qui a été possible grâce à l'entrée des pays d'Europe centrale dans l'Union européenne est en effet économiquement motivée, bien que cette motivation économique doit être comprise dans sa dimension existentielle comme possibilité de sortir de la misère, de se libérer de la stagnation existentielle et de la prise de la vie dans ses mains.¹⁴ Les Roms des hameaux slovaques partent ainsi en Grande Bretagne gagner de l'argent pour pouvoir manifester chez eux leur ascension sociale et économique.

Cependant, l'émigration rom a été une tentative beaucoup plus radicale d'échapper à la captivité du présent assommant dans lequel la vie n'a aucun avenir.¹⁵ Il est un fait de plus que l'émigration rom représentait un geste qui paraissait, du point de vue de l'homogénéité sociale et de la rationalité qui l'accompagne, comme irrationnel, dépourvu de sens et incompréhensible, parce que les émigrés n'avaient que très peu de chance d'obtenir l'asile politique. Leur action présentait toutes les marques de l'excès par rapport à ladite société normale et à ses normes de vie : quelque chose de radicalement différent, incommensurable avec la vie ordinaire. Il s'agissait de quelque chose qui ne pouvait rien leur rapporter, de quelque chose d'inutile, qui dépassait le calcul pragmatique, et c'est ainsi que cela interpelait par son unicité irréductible à quoi que ce soit d'autre. Comme si cette action ne servait à rien d'autre qu'à elle-même. Comme si elle n'avait son but qu'en elle-même et qu'elle se déchargeait dans l'énergie affective de la protestation contre des conditions de vie insoutenables.

Mais ce mouvement autotélique n'était-il qu'un écart par rapport aux limites de l'homogénéité sociale ou bien s'agissait-il d'un acte se retournant contre l'État lui-même, celui-là même qui maintient l'homogénéité sociale et la protège contre les menaces intérieure et extérieure ? L'État assurant le fonctionnement des processus de production et d'échange n'a-t-il pas rencontré ici son extérieur qui confronte l'homogénéité sociale avec une hétérogénéité incalculable ? Face à l'émigration rom l'État ne s'est-il pas retrouvé

¹⁴ Grill : « 'Going up to England' : », pp. 3-7.

¹⁵ Ibid., p. 4.

en dehors de son propre champ d'activité, comme s'il devait remplir l'esprit de l'analyse de la société de Bataille, décontextualisant la critique marxiste de la société en complétant le principe de l'homogénéité sociale par la dimension de l'hétérogénéité sociale ?

Si la singularité historique saisie par Marx sur le fond socio-économique du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte est encore davantage radicalisée par la singularité que Bataille découvre dans la dimension de l'hétérogénéité sociale, il n'y a pas de doute que la relation entre l'État et la part « inadaptable » de ses habitants doit être exacerbée. Il n'est dès lors pas surprenant que l'émigration rom ait intensifié de façon significative le conflit entre l'ethnie rom et l'appareil d'État, cela non seulement pour l'appareil d'État de la République Tchèque, mais également pour celui des pays d'accueil.

D'une part il y avait la situation irrésolue à long terme des communautés roms devenues les plus grandes victimes de la transformation économique après la chute du socialisme. Si avant 1989 une grande partie des Roms travaillait comme ouvriers non qualifiés, ce à quoi ils étaient certes poussés par l'obligation du travail, mais en même temps il y avait des conditions sur le marché du travail qui le permettaient, après 1989, l'avènement de l'économie de marché libérale s'est traduit par leur expulsion du marché du travail et la paupérisation qui va avec. L'éducation insuffisante résultant d'une pratique en vigueur dès le socialisme réel, quand la plupart des enfants roms faisaient leurs études dans des écoles dites spécialisées, à laquelle s'est ajoutée la discrimination raciale sur le marché du travail, tout comme dans le domaine du logement, ont créé une situation dont l'usure a encore davantage approfondi le sans issue¹⁶. Il faut ajouter à cela la délinquance, la prostitution et l'addiction à la drogue dont sont atteintes dans une grande mesure les communautés socialement exclues.

Au niveau symbolique le rapport de l'État tchèque à la minorité rom est parfaitement illustré par la situation autour de l'ancien camp de concentration à Lety, fondé pendant la Deuxième Guerre Mondiale par les institutions du Protectorat, et qui représentait pour les Roms la dernière station avant la

¹⁶ Cf. « Education », in Tritt, Rachel : *Struggling for Ethnic Identity. Czechoslovakia's Endangered Gypsies*. A Helsinki Watch Report. New York, Washington, Los Angeles, London, Human Rights Watch, 1992, pp. 36-52. « Housing », in Tritt : *Struggling for Ethnic Identity*, pp. 53-74. « Employment », in Tritt : *Struggling for Ethnic Identity*, pp. 75-90.

route vers Auschwitz. Pour ceux qui ont survécu aux horreurs de l'holocauste, le camp de Lety, administré par la gendarmerie tchèque, était encore pire que celui d'Auschwitz lui-même.¹⁷ Et sur l'emplacement de l'ancien camp de concentration se trouve aujourd'hui une porcherie. C'est Václav Havel qui a le mieux saisi l'embarras d'une telle situation dans son livre *À vrai dire... : Livre de l'après-pouvoir* : « Depuis des années, on discute chez nous de l'opportunité de dédommager le propriétaire avec l'argent de l'État et de transférer son camp de concentration de cochons ailleurs – ce qui permettrait d'y ériger un monument à la mémoire d'un camp de concentration pour des hommes. A ce jour, la porcherie reste évidemment toujours à sa place. »¹⁸ D'un point de vue purement pragmatique le déplacement de la porcherie semble d'ailleurs inutile, puisque très peu de gens veulent se rappeler l'holocauste rom. La majorité des Roms d'origine tchèque sont décédés durant l'holocauste et ceux qui vivent actuellement en République Tchèque sont venus de Slovaquie seulement après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale.

Les Roms venus de Slovaquie ont été réinstallés dans des régions d'où les Allemands des Sudètes avaient été expulsés auparavant, reprenant leur position symbolique, c'est-à-dire celle d'un élément étranger dans un environnement par ailleurs ethniquement homogène.

Dans ces conditions historiques et dans l'atmosphère des meurtres de haine raciale qui remplissaient les pages des journaux¹⁹ dans les années 90, il n'est pas surprenant que les Roms aient opté pour la stratégie que l'on pourrait appeler l'invisibilité sociale. Selon le dernier recensement, il y a, en République Tchèque, moins de Roms que de chevaliers Jedi. Au total, 13150 citoyens se sont déclarés de nationalité rom, bien que selon les estimations du Centre européen pour les droits des Roms il y ait en Tchéquie et en Moravie entre 250000 et 300000 Roms.²⁰

¹⁷ Cf. Polansky, Paul : *Black Silence : the Lety Survivors Speak*, G plus C, 1998.

¹⁸ *À vrai dire... : Livre de l'après-pouvoir* (entretiens avec Karel Hvizdala, réalisés en 2006, traduction de Jan Rubeš), Éditions de l'Aube, Collection « Document », 2008, p. 171.

¹⁹ « Les statistiques de la police indiquent qu'en 1990 on a noté 17 cas (de violence) raciale, en 1993 le chiffre s'élevait à 51, en 1997 on a noté 273 actes en République tchèque, et, enfin, 544 en 2002. Cité depuis Kalibová, Klára et Cakl, Ondřej: « Rasově motivované násilí v ČR po roce 1989 », in *Romea.cz*, 20.3.2007 11:49.

²⁰ Quant aux résultats du recensement de la population et à la faible volonté d'assumer l'identité nationale rom cf. Vermeersch, Peter : « Ethnic minority identity

Cette disproportion nous amène à la question comment parler des Roms, si eux-mêmes ne veulent pas être considérés comme des Roms. Qui sont ceux prétendent officiellement être membres de la population majoritaire, bien que la population majoritaire s'en démarque avec répugnance ? Même la haine raciste a manifesté son génie en créant le néologisme « hnědočeši » (Tchèques bruns). Cette appellation se réfère, d'une part, avec ironie à la couleur foncée de la peau qui distingue à première vue les Roms de la population majoritaire en Europe centrale, d'autre part, au parti politique du temps de l'éveil de la nation tchèque (« hnědočeši » rappelle le nom du parti politique « mladočeši », les Jeunes Tchèques). Or, il est important de noter que les Roms, à la différence d'autres minorités de l'Europe centrale, n'ont jamais traversé le processus de l'éveil de la nation. Par conséquent ils ne disposent pas d'identité politique, ni de discours social et culturel qui les rassemblerait. Le problème de l'identité manquante s'est d'autant plus accentué avec la désintégration des liens de famille et des formes de vies traditionnelles, qui eut lieu suite à la shoah, l'assimilation forcée dans le régime socialiste et l'atomisation des communautés roms dans le cadre de l'économie de marché. Il est par conséquent difficile de parler, dans le cas des Roms, d'une subjectivité collective ou d'une conscience collective. Même la formulation prudente de Will Guy qui au lieu de mettre l'accent sur la conscience collective insiste sur « l'hétérogénéité de l'expérience rom dans les situations historiques spécifiques » est dans ce contexte difficilement tenable.²¹ L'hétérogénéité et la dispersion des communautés roms sont si poussées dans le contexte de l'Europe centrale que l'on ne peut même pas décrire cette minorité dans les termes de la conscience de classe, comme le tente Guy.²² Ceci nécessiterait l'adoption de la logique du déficit, selon laquelle la conscience

and movement politics: The case of the Roma in the Czech Republic and Slovakia », in *Ethnic and Racial Studies*, vol. 26, n. 5, September 2003, pp. 884, 889, 891. Or la tactique de l'invisibilité sociale ne concerne pas uniquement les Roms en République tchèque. A titre d'exemple, l'article de Patrick Williams « The Invisibility of the Kalderash of Paris : Some Aspects of the Economic Activity and Settlement Patterns of the Kalderash Rom of the Paris Suburbs », in *Urban Anthropology*, vol. 11, n. 3/4, *Urban Gypsies*, 1982, pp. 315-346, évoque à propos des Roms français la dissimulation de leur propre ethnicité.

²¹ Cf. Guy, Will : « Ways of Looking at Roma: the Case of Czechoslovakia », in Toug, Diane (ed.): *Gypsies. An Interdisciplinary Reader*, New York, London, Garland, 1998, p. 15.

²² Cf. Ibid., p. 13.

de classe déficiente constitue une sorte de manque, et négliger le fait que les Roms s'efforcent de fuir leur statut social ou ethnique, au lieu de s'identifier avec lui. Du fait que l'absence d'identité n'est pas un pur déficit, mais plutôt une tactique de survie dans les conditions de l'Europe centrale témoigne d'ailleurs dans quelle mesure l'« être tzigane » est lié à une stigmatisation sociale.

Si nous voulons comprendre la profondeur avec laquelle la vie quotidienne des Roms en République tchèque est marquée par la stigmatisation sociale, on peut se servir de l'étude ethnologique de Yasar abu Gosh qui montre, en se basant sur une étude de terrain, la lutte quotidienne avec les conséquences du stigmat social.²³ Le leitmotiv de cette lutte étant selon Abu Gosh la tentative de « fuir l'être tzigane ». Il s'agit de toute une série de pratiques dont le sens essentiel est de se défaire du poids et de la honte liée au regard méprisant de la majorité « blanche ». Le grand problème de cet effort réside dans le fait que les Roms, dans le cadre de la population particulièrement homogène de l'Europe centrale, diffèrent à première vue par leur apparence. Autrement dit, leur problème fondamental c'est la visibilité excessive qui pèse a priori sur eux, lourde de toutes les représentations stéréotypées de la société majoritaire. Même si on voulait omettre les attaques racistes de l'extrême droite, nous ne pouvons aucunement négliger la discrimination quotidienne des Roms liée justement à leur visibilité. Il est quasiment impossible de trouver un Rom en République tchèque qui ne connaîtrait pas cette réalité : dans un entretien téléphonique le candidat pour un poste apprend que le poste est libre, or, lorsqu'il se rend en personne sur le lieu de travail, le poste est déjà occupé.²⁴ La même situation se produit dans la recherche du logement. L'essence des zones d'exclusion n'est d'ailleurs rien d'autre que l'effort de rendre invisibles les groupes sociaux indésirables. Néanmoins, cette forme d'invisibilité sociale se distingue de manière essentielle de la tactique d'invisibilité sociale utilisée par les Roms eux-mêmes. Alors que dans le premier cas il s'agit d'une forme d'exclusion sociale, dans le second cas d'une tactique de survie malgré des circonstances défavorables. Si dans le premier cas il s'agit d'une stratégie de ceux qui ont le pouvoir de

²³ Abu Ghosh, Yasar : « Crediting Recognition: Monetary Transactions of Poor Roma in Tercov », in *Multi-disciplinary approaches to Romany studies*. Michael Stewart and Márton Rövid (eds.). Budapest, Central European University, 2010, pp. 91-107.

²⁴ Ibid., p. 57, 58.

structurer le champ social, dans le second cas d'une tactique de ceux qui survivent dans le système social au jour le jour.

Si nous parlons ici de la tactique de l'invisibilité sociale, nous nous renvoyons à Michel de Certeau qui introduit dans son œuvre *L'Invention du quotidien* la distinction entre la stratégie et la tactique:

J'appelle 'stratégie' le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un « environnement ». Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un *propre* et donc de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte. La rationalité politique, économique ou scientifique s'est construite sur ce modèle stratégique. [...] J'appelle au contraire 'tactique' un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas de base où capitaliser ses avantages, préparer ses expansions et assurer une indépendance par rapport aux circonstances.²⁵

Pierre Macherey commente la distinction entre la stratégie et la tactique: « En mettant en avant cette distinction, de Certeau veut faire comprendre que tout système, si fermé et oppressif soit-il, comporte des failles : la tactique est précisément cet 'art de faire' qui 'joue' sur les failles du système et qui, sans sortir du système, s'y invente des marges de manœuvre qui, à défaut de pouvoir se libérer du système, permettent de se libérer dans les limites imposées par le système, en dépit des contraintes que celui-ci impose, et même d'une certaine façon grâce à ces contraintes, en les exploitant astucieusement. »²⁶

Cette libération improvisée de la captivité du système social donne aussi un certain sens à l'émigration rom de l'Europe centrale. Vues les conditions de vie qu'offre aux Roms la République tchèque, il n'est certes pas surprenant que dès qu'est apparue la possibilité de demander l'asile politique dans les pays de l'Europe l'ouest et au Canada, les Roms ont saisi cette possibilité

²⁵ Cf. de Certeau, Michel : *L'Invention du quotidien, 1. arts de faire*, Paris, Gallimard (UGE, 1980), 1990, p. 46.

²⁶ Macherey, Pierre, « Michel De Certeau et la Mystique du quotidien », *Séminaire de l'unité mixte de recherches Savoirs textes langage*, année 2004-2005, 2005. Disponible à l'adresse http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/macherey20_042005/macherey06042005.html

sans hésiter. L'émigration représentait l'issue d'une situation sans-issue, et elle était prometteuse d'un changement du moins temporaire de la situation sociale. Nous pourrions ajouter que l'émigration n'était en fait qu'une autre forme de la stratégie de l'invisibilité sociale, puisque les Roms en attendaient d'être moins voyants au premier abord dans des pays dotés d'une structure des nationalités plus variée que celle de la République Tchèque.²⁷

Or il y avait d'autre part la machine d'État des pays qui n'avaient pas d'intérêt particulier à devenir des pays d'accueil pour les Roms. Le Canada a ainsi mis en place, au bout de quelques mois, l'obligation de visa pour les citoyens tchèques, ce qui a encore plus soulevé la vague de haine envers les Roms. Le sentiment de trahison que la société tchèque dissimulait dans l'appel offensé « qu'ils s'en aillent ces ingrats », est devenu après la mise en place de l'obligation de visa canadienne un sentiment de tort à la nation. Mise à part cette mesure, le Canada a également entrepris des mesures systématiques afin de refuser les demandeurs d'asile roms. Bien que les organismes de l'État évitaient à cette occasion le vocabulaire racial, ce procédé possédait des traits évidents du racisme institutionnel.²⁸ La Grande Bretagne a réagi différemment et a mis en place une sélection raciale à l'aéroport de Prague, lors de laquelle les voyageurs à la peau foncée devaient prouver qu'ils avaient assez d'argent, montrer une invitation ou une raison « sérieuse » de voyager en Grande Bretagne, et s'ils en étaient incapables, on leur interdisait l'entrée à bord, alors qu'ils disposaient d'un billet d'avion valable. Le philosophe analytique Michael Dummet a également remarqué la complexité de cette action dans son traité sur l'immigration et les réfugiés en Grande-Bretagne.²⁹ La France, enfin, a réglé toutes les fines nuances en recourant à la méthode de la matraque lorsqu'elle a décidé de faire disperser par la police les Roms rassemblés à Calais après avoir été interdits d'entrée en Grande Bretagne.

Mais la tentative des Roms de se faire invisibles à travers l'émigration a paradoxalement été à l'origine de leur plus grande visibilité internationale.

²⁷ Cf. Grill, Jan : « 'It's building up to something and it won't be nice when it erupts': The making of Roma/Gypsy migrants in post-industrial Scotland », in *Focaal-journal of Global and Historical Anthropology*, 62, 2012, p. 48.

²⁸ Cf. Levine-Rasky, Cynthia, Beaudoin, Julianna, St Clair, Paul: « The Exclusion of Roma Claimants in Canadian Refugee Policy », in *Patterns of Prejudice*, Routledge, vol. 48, n. 1, 2014, pp. 67-93.

²⁹ Dummet, Michael : *On Immigration and Refugees*, London and New York, Routledge, 2001.